F 1622
4184
Coll.
Fr.
1886?

CORPS LÉGISLATIF.

CONSEIL DES ANCIENS.

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR GARAT

Septembre

Après la lecture du message sur l'assassinat des ministres à Rastadt.

Séance du 16 floréal an 7.

CITOYENS REPRÉSENTANS,

Ils étoient donc vrais ces forfaits de nos ennemis, ces forfaits si inouis encore après tant d'autres ! nous ne pouvions les croire ! ils ont pu les commettre !

Au milieu des guerres les plus furieuses, les siècles et les peuples les plus barbares n'en ont pas commis de semblables : aux époques

THE NEWBERRY LIBRARY

même où le fanatisme et le despotisme réunis avoient plongé l'univers dans les ténèbres, avoient effacé du cœur et de l'esprit humain toutes les notions et tous les sentimens de la justice, le caractère de ministre et d'envoyé a été respecté par des puissances qui ne respectoient rien. Il suffisoit qu'on leur fût envoyé, qu'on leur fût confié, en quelque sorte, pour être en sûreté à côté d'elles. Parmi les sauvages mêmes errans comme les bêtes féroces dans les forêts du Nouveau-Monde, on a retrouvé ce droit des gens.

Entre les hommes revêtus du caractère sacré d'*envoyé*, ceux qui ont pour mission de préparer et de faire la paix, en tout temps, en tout lieu, ont été regardés comme ayant dans leur caractère, ainsi que dans leur mission, quelque chose de plus sacré encore. A leur approche on a vu souvent les armées qui venoient de recevoir le signal des combats, qui se précipitoient pour se choquer, s'arrêter, baisser les armes, ouvrir les rangs et les protéger partout sur leur passage. Par-tout on les a traités comme des anges de paix descendus du ciel pour arrêter les ravages de la guerre, pour faire respirer le genre humain désolé ; et la philosophie elle-même a respecté ces impressions religieuses qui sanctionnoient de l'autorité du ciel le plus grand besoin de la terre.

Ces maximes saintes sans lesquelles l'espèce humaine toute entière auroit péri sans doute dans les ravages de la guerre, nos ennemis dès long-temps s'étoient fait un principe de les violer. Avant ce jour il en existoit quatre ou cinq exemples, qui n'en avoient jamais eu de précédens parmi les puissances les plus affranchies de toute morale : l'arrestation de Semonville et de Maret ; de Beurnonville et de trois membres de la Convention ; leur long emprisonnement dans des cachots qui étoient des tombeaux ; l'assassinat de Basseville ; l'assassinat de Duphot ; l'assassinat de Bernadotte qui n'avoit pas été commencé sans doute pour n'être pas achevé.

Combien ce dernier crime, combien l'assassinat de trois ministres chargés de négocier la paix de l'Europe est plus atroce encore ! combien toutes les circonstances sont faites pour ajouter à l'horreur dont il

pénètre non seulement tout ce qui porte le nom de Français, mais tout ce qui est digne de porter le nom d'homme !

La République, qui environnoit et pressoit Vienne de ses armées victorieuses, pouvoit imposer et dicter la paix; elle la traitoit par des ministres depuis un an ; alors même que les hostilités étoient recommencées, nos ministres n'abandonnoient pas les négociations. Entourés et presque enveloppés des flammes de la guerre, ils travailloient encore à les éteindre. Au moment de se retirer ils prononçoient encore des paroles de paix ; que dis-je ! ils ne se retiroient pas même ; ils assignoient un autre lieu et un lieu voisin aux négociations ! Jamais ce caractère auguste de pacificateur a-t-il été rempli d'une manière plus sainte, plus touchante ? Quand ils sortent de Rastadt, leur confiance dans la foi des nations leur fait demander une escorte à nos ennemis, aux Autrichiens ; la foi autrichienne paroît regarder comme une injure l'idée qu'une escorte puisse leur être nécessaire : et ce sont ces mêmes Autrichiens qui s'offensoient qu'on doutât de leur respect pour le droit des gens, qui les assassinent, qui assassinent trois ministres de paix dans les bras de leurs femmes !

Avant de nous abandonner à toute notre douleur et à toute notre indignation, représentans du peuple, sondons, s'il est possible, sondons toute la profondeur de ce crime : cherchons ce qu'ont voulu nos ennemis en le commettant.

Ont-ils voulu simplement, comme on le dit, s'emparer des archives et des papiers de la négociation ? Mais quel si grand intérêt des papiers, monument d'une négociation devenue si vaine, pouvoient-ils avoir au moment où la guerre étoit rallumée de toutes parts ? Quel si important secret pouvoient-ils espérer d'y trouver ? Et en y supposant même des secrets d'une haute importance politique, ne devoient-ils pas être sûrs que tous les secrets seroient couverts dans ces papiers des voiles impénétrables de la langue et des chiffres de la diplomatie ? Que dis-je ? pour enlever des papiers étoit-il néces-

saire d'égorger trois ministres de la paix des nations ? Il suffisoit d'arrêter, de fouiller et de dépouiller leurs voitures. Non, non, ce crime horrible a été médité, préparé, exécuté pour un but plus horrible encore que le crime.

La maison d'Autriche, qui commence la guerre avec une coalition puissante et avec quelques succès, dans l'ivresse d'un orgueil qui succède à tant d'humiliations, ne veut plus terminer la guerre qu'en étouffant les républiques dans le sang des républicains, qu'en anéantissant à jamais, au milieu de la France, les créations, les espérances et les principes de la liberté de l'Europe. En égorgeant les ministres de paix, elle a voulu rendre toute négociation et toute paix désormais impossible ; et c'est par un forfait qui fait frémir l'humanité, qu'elle nous déclare cette conspiration à outrance contre nos vies et contre les droits de l'homme.

Les peuples mêmes dont la maison d'Autriche a fait choix pour la coalition ; ces Russes et ces Turcs qu'elle attire en Allemagne, en Italie, en Suisse et près de la France, par tout ce qu'ils ont fait en tout temps en Asie, en Europe, en Afrique, ne nous annoncent-ils point assez les destructions pour lesquelles on les appelle ? Rappelons-nous ce qu'ont fait les Turcs dans l'Asie mineure, dans la Grèce et dans l'Egypte ; rappelons-nous ce qu'ils ont fait de toutes ces nations auxquelles tout le despotisme des empereurs romains n'avoit pu enlever ni leur industrie, ni leurs richesses, ni leurs lumières, ni toute la magnificence de leurs cités, de leurs arts et de leur population. Partout où les Turcs passèrent en vainqueurs, ils ne laissèrent sur leurs traces, des plus belles cités, que des cendres et des ruines ; des nations les plus populeuses, qu'un petit nombre d'esclaves échappés au fil de l'épée, errans ou enchaînés dans des déserts ; et à la place des plus superbes monumens des arts, les ténèbres d'une ignorance qui semble éternelle, des marais infects et la peste. Rappelons-nous ce que devinrent les pays et les peuples des bords du Rhin, des Gaules, de l'Italie, des Espagnes ; ce que devint tout ce qu'il y avoit de policé, d'éclairé et d'heureux en Europe, lorsque depuis

le cinquième siècle jusqu'au huitième, des hordes de barbares se précipitèrent de ces mêmes glaces du Nord, de ces mêmes bornes du monde d'où on veut précipiter sur nous les Russes. Les villes, les palais, les hameaux même tomboient comme si des tremblemens de terre les avoient arrachés de leurs fondemens; les terres étoient enlevées à leurs propriétaires, et données à cultiver à des serfs qui les laissoient se couvrir de ronces; tous les livres furent enterrés sous des décombres, et toutes les idées humaines et raisonnables effacées de l'esprit des hommes. Les codes et les législations ne furent plus que de longues et hideuses listes de tous les outrages que les tyrans féodaux avoient le droit de se faire les uns aux autres, et tous ensemble à tout ce qui n'étoit pas tyran. Tout fut ravagé, dégradé, réduit à une condition dans laquelle la fin du monde, qu'on annonçoit sans cesse, étoit devenue la seule espérance des hommes.

Voilà ce que les Turcs et les Russes ont fait séparément : que feroient-ils réunis, si, à leurs torrens débordés, nous ne nous hâtions pas de creuser des abymes où ils viendront tous s'engloutir !

C'est le plus pressant et le plus puissant intérêt de toutes les nations éclairées de l'Europe, de toutes celles qui sont dépositaires du flambeau sacré que les arts, les sciences et la philosophie ont porté sur les routes et sur les pas du genre humain; de toutes celles qui ont juré de transmettre ce flambeau plus pur et plus éclatant aux générations futures. Oui, parmi les puissances de l'Europe, quelles que soient leurs maximes et leurs lois, toutes celles qui ne sont pas déja les esclaves de la maison d'Autriche s'uniront à la République française pour opposer une invincible barrière à tous les fléaux qui menacent l'Europe et le genre humain.

† Ce prince qui, sur le trône du grand Frédéric, a si bien apprécié son siècle et les intérêts d'un peuple, qui sont les siens, ne se contentera plus de rester fidèle à sa sagesse et à ses engagemens de neutralité; il arrêtera et châtiera sans doute de son côté l'insolence d'une maison qui fut et sera toujours l'ennemie de la

sienne ; qui viole déjà sous ses yeux le territoire et les lois de l'empire dont un roi de Prusse est le premier conservateur ; qui croit toucher déjà à des succès assez grands pour faire repentir la Prusse des prospérités qu'elle a trouvées dans la prudence de son roi. L'Espagne n'oubliera point que l'Autriche n'a jamais renoncé à la folie de lui donner des rois, et que la France seule a créé, et conservé l'indépendance de la monarchie espagnole. Les Suisses, ces peuples si magnanimes dans leur simplicité, qui cesseront d'être plutôt que de cesser d'être libres, croiront sentir frémir sous leurs pas les ossemens de leurs pères qui moururent victimes de la tyrannie autrichienne ; ils donneront tout son essor à cette énergie immuable que la victoire vient déjà de couronner dans leurs premiers combats. L'Italie, où tant d'hommes ne peuvent plus séparer leur existence de celle de la liberté qu'ils ont reçue de nous, n'aura pas besoin de toute la sagacité qui la distingue pour prévoir que si les succès de l'Autriche s'étendoient et se consolidoient, l'Italie toute entière auroit un roi, n'en auroit qu'un, et que ce roi sortiroit de cette maison qui a donné à l'Europe des tyrans si farouches et si sanguinaires. Toutes les puissances et toutes les nations sentiront que lorsque les Russes et les Turcs veulent pénétrer dans l'intérieur de cette partie de l'Europe où sont pour toute l'espèce humaine les seuls modèles des lois, des mœurs et de la vie sociale, il ne s'agit plus de combattre seulement et pour les trônes et pour les Républiques, et pour un territoire ; il faut combattre encore pour tout ce qui peut sur la terre consoler et honorer l'existence de l'homme.

Sans la réunion même de toutes ces forces devant lesquelles ces milliers de Russes, dont on exagère tant le nombre, seroient si peu nombreux, nos seules forces, si nous savons les lever, les réunir et les placer, dissiperont ces hordes de barbares plus facilement qu'elles n'ont terrassé déjà tant de fois toutes les forces de l'Europe.

Ce sera le combat de la férocité et de l'héroïsme, du génie de la

guerre et de la rage aveugle de détruire : la victoire peut-elle être long-temps incertaine et flottante ?

Non : et je n'en atteste pas seulement nos innombrables victoires, j'en atteste nos revers mêmes, ces revers où nos soldats ont surpassé, ont effacé tout ce qu'il y a de faits illustres et cités de siècle en siècle dans les annales du courage ; ces revers où chacun de nos soldats, combattant souvent contre dix à douze de ses ennemis, n'est jamais tombé qu'après plusieurs blessures mortelles, et n'a jamais expiré que sur les monceaux des victimes qu'il avoit immolées à la liberté ! Le cri de la vérité est échappé de la bouche même de nos ennemis, qui ne s'ouvre guère, en ce genre, que pour proférer le mensonge ; et dans leur joie même, percent l'étonnement et l'épouvante où les ont laissés leurs succès. Qu'ils se hâtent d'épuiser toute leur joie ! tout annonce qu'elle n'aura pas une longue durée : l'indigne moyen qu'ils ont pris pour rendre la paix impossible, est celui qui étoit le plus propre à rendre pour eux la guerre désastreuse. De leurs soldats ils en ont fait des assassins, et des assassins sont faits pour les supplices, ils ne sont pas faits pour des victoires. Je ne t'accuse point d'avoir conçu le dessein, et d'avoir donné l'ordre de ce forfait, ô toi que les courtisans et les esclaves honorent sous le nom de prince, et dans lequel les héros républicains et Buonaparte lui-même voyoient avec joie un héros naissant, digne d'être combattu et d'être vaincu par eux. Mais puisque dans une armée qui est sous tes ordres, un assassinat si infame a été conçu et exécuté ; puisque tu n'as pas su répandre parmi les soldats que tu commandes, une horreur invincible de tout ce qui est vil et lâche ; sans doute tu peux être intrépide comme tant d'hommes qui savent bien qu'au milieu de tous les dangers il n'y a jamais que la mort à craindre ; mais dans ton ame et dans ton génie, il n'y a rien de grand : tu peux être un guerrier ; tu n'es pas un grand homme ; ce n'est pas toi qui peux arrêter long-temps la liberté dans ses triomphes : non, la liberté parmi nous n'a point perdu son génie ; elle reprendra bientôt le cours de ses victoires.

A Rome et dans la Grèce, lorsque la liberté perdoit quelque chose

de cet ascendant qui commande aux destinées humaines, et qui en dispose, la nouvelle ou le spectacle d'un attentat commis contre elle la faisoit sortir de sa langueur, plus énergique, plus ardente et plus terrible que jamais. La vue des corps sanglans de deux victimes de la tyrannie, furent dans Rome les deux époques de ses plus grands progrès. Chez un peuple dont la sensibilité seroit moins facile à émouvoir, et le courage moins prompt à s'armer, vous pourriez, représentans du peuple, former le vœu de voir quelques-uns des restes ou des dépouilles sanglantes de nos ministres assassinés, exposés aux regards de la nation, dans les chefs-lieux des cent départemens : mais avec des hommes assez sensibles pour croire voir ce qu'on leur raconte, on n'a pas besoin de ces spectacles terribles qui prolongeroient la douleur sans rien ajouter à la profondeur et à la durée de l'indignation. Je desirerois seulement que le récit du forfait, tel qu'il est fait dans le message, fût lu le même jour, à la même heure, dans toutes les municipalités de canton de la République ; je desirerois qu'au moment de leur départ des lieux où on réunit les jeunes conscrits, on leur fît entendre à tous ensemble ce récit si propre à leur faire connoître le crime dont la République leur remet la vengeance ; je voudrois que les images des trois ministres assassinés, fussent placés dans tous les lieux où les citoyens s'assemblent au tour des fonctionnaires, et qu'au bas des bustes ou des portraits, une inscription, en peu de mots, rappelât le moment, le lieu et la nature du forfait. Je forme un autre vœu, mes collègues ; je voudrois que dans cette enceinte même, du haut de cette tribune, et par un organe digne de vos sentimens et de vos pensées, vous rendissiez un hommage solemnel à ces victimes glorieuses de leurs fonctions, que vous missiez en contraste leurs vertus et les crimes de leurs assassins.

Ces moyens si simples suffiront pour trouver dans l'ame des Français tous les sentimens et tous les genres de dévouement que la République leur demande, et qu'eux-mêmes seront impatiens de lui prodiguer. Toutes les fois que nous serons égaux en nombre à nos ennemis, nous leur serons supérieurs en force ; et dans un gou-

vernement qui, par sa nature, doit savoir mieux déployer que les autres toutes les ressources d'une nation, les soldats et les armées doivent sortir rapidement du milieu d'une population de trente millions d'ames. Manquons-nous d'exemples, et d'exemples récens, de ces grandes créations soudaines qui saisissent d'étonnement, autant que d'admiration, la nation même au milieu de laquelle elles ont été préparées et achevées à son insu ? Eh ! quel plus bel exemple que celui de cette flotte de la République, qui, sur l'Océan et sur la Méditerranée, cherche déja les flottes de l'Angleterre, de l'Angleterre qui comptoit à peine il y a quelques jours dans nos ports, quelques arbres en construction, et quelques carcasses de vaisseaux écrasés par les foudres de ses escadres ! Pour que tous les grands faits-d'armes nous soient possibles et faciles sur le continent et sur les mers, encore un coup, rien ne nous manque que de croire à tous nos moyens, de les voir, de les réunir et de les employer dans tous les genres avec cette diligence et cette célérité qui a présidé à l'armement de notre flotte.

Ayons des conceptions qui ne soient pas au dessous des principes et des destinées de notre République, et la grandeur de ses destinées passera bientôt dans nos succès extérieurs et dans nos prospérités intérieures. S'il est vrai que nous ayons fait des fautes, souvenons-nous-en, non pour les multiplier en perdant le temps à nous les reprocher, mais pour nous unir et pour les réparer. Nous ne pouvons être divisés que par nos opinions ; dans l'ancienne Rome on l'étoit par tous les intérêts, par tous les intérêts de la nature et par tous les intérêts de l'ordre social ; et cependant en présence de l'ennemi toutes les divisions cessoient, et Patriciens et Plébéïens placés à côté les uns des autres dans les mêmes légions ne disputoient plus que d'émulation, de courage, de patriotisme et de gloire. Effaçons à jamais de nos discours, et, s'il est possible, de notre langue, ces noms odieux de parti que nous avons eu l'imprudence de consacrer par nos lois et par nos sermens, et qui créent les partis lorsqu'ils n'existent pas, qui les éternisent lorsqu'ils existent.

Rendons toute notre confiance à ces doctrines sublimes d'ad-

ministration, de contribution, d'instruction que le génie avoit découvert même sous la monarchie, et que dans la République je ne sais quel mauvais esprit, qui semble vouloir tout abaisser et tout retrécir lorsqu'il faudroit tout élever, tout agrandir, nous a fait abandonner avec un dédain insensé, pour leur préférer des systêmes d'une économie ruineuse et d'une honteuse fiscalité. Qu'au nom de la République il soit ordonné à tous ceux qui se sont condamnés à une retraite et à un repos volontaire, d'en sortir : puisque leurs noms sont fameux par des victoires, il ne leur est plus permis de ne pas vaincre ; et il n'est pas permis de ne pas les appeler à la tête de nos légions.

Ce temps de rénovation pour le Corps législatif et pour le Directoire est très-favorable à la rénovation de la République : sachons en profiter. Nous sommes et nous tenons le monde dans de grandes attentes ; nous serons vils, si nous ne sommes pas grands ; nous mourrons couverts d'opprobres si la République n'est pas immortelle, si elle ne vit pas éternellement entourée de prospérités et de gloire.

A PARIS, DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.
Floréal, an 7.